

OCTAVE MIRBEAU

ŒUVRES INÉDITES

La pipe de cidre



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE MACE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

OCTAVE MIRBEAU

ŒUVRES INÉDITES

La pipe de cidre



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE MACE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

La Pipe de cidre

Octave Mirbeau



E. Flammarion, Paris, 1919

Exporté de Wikisource le 20/03/2019

La pipe de cidre
Un gendarme
Piédanat
Le colporteur
Rabalan
La belle sabotière
Conte polynésien
L'octogénaire
La première émotion
En viager
Paysage de foule
Le Polonais
Monsieur Quart
Les âmes simples
Pour s'agrandir
Les bouches inutiles
Deux amis s'aimaient
Le tambour
Les deux voyages
Paysage de foule
Jour de congé
Les souvenirs d'un pauvre diable
Mémoires pour un avocat

La pipe de cidre

... Quand nous eûmes fini de déjeuner, maît' Lormeau, notre hôte, un des plus gros fermiers du Perche, nous invita à visiter son cellier.

— Vous allez voir une chose rare, une drôle de chose, ben drôle ! nous dit-il.

Ce qui était drôle surtout, c'était cette idée bizarre qui lui avait poussé, tout à coup, après boire, et un jour d'ouverture de chasse, où toutes les minutes sont comptées. Nous aurions mieux aimé retourner à la poursuite des perdreaux et des lièvres. Mais il était entêté, le père Lormeau ; de plus, son entêtement naturel se compliquait, en cet instant, d'une légère griserie. Malgré notre visible mécontentement, il insista, il exigea, et force nous fut d'en passer par où il voulait.

— Vous regretterez point d'avoir vu ça ! ne cessait de répéter le bonhomme, en nous conduisant au cellier... parce que c'est une chose tout à fait drôle... Des perdreaux, des lièvres, y en a toujours... Mais le gibier que je vas vous montrer, personne dans le pays, ni ailleurs, ni nulle part, ne peut se vanter d'avoir son pareil !... Ah ! dame ! non.

Le cellier nous parut semblable à tous les celliers. C'était une vaste pièce, sombre, très fraîche, au fond de laquelle une vingtaine de grosses pipes de cidre étaient rangées symétriquement sur de solides chantiers. Dans un coin, gisait l'armature démontée d'un pressoir ; ailleurs, c'étaient des rangées de cercles neufs, et un tas de vieilles douves pourries, et encore des poulains, instruments de bois qui servent à décharger les lourdes futailles pleines. Une odeur aigre de marc ranci s'exhalait de tout cela.

— Nous y voilà, fit maît' Lormeau. Attention !

Mais, soudain, il sembla se raviser, et, durant quelques secondes, se gratta la tête, songeur et perplexe.

— J'ai peut-être tort de vous faire voir ça ! murmura-t-il, parce que c'est point une chose naturelle... Enfin, vous êtes des amis, pas vrai ? des bons garçons ? Vous n'irez point jaser là-dessus, à droite et à gauche ?... Quand vous serez sortis d'ici, ni vu, ni connu ?... C'est-y comme ça ?

Nous flairions une mystification, comme les paysans, en état de gaieté, aiment parfois à en inventer. Pourtant ces paroles, ces précautions du père Lormeau nous intriguaient un peu.

— C'est-y comme ça ? répéta le fermier.

L'un de nous l'assura qu'il pouvait compter sur notre discrétion.

— Eh ben ! dans ce cas, vous allez voir une chose ben drôle ! Je ne vous dis que ça !

Il se dirigea vers la pipe du milieu, la plus grosse, la plus large de toutes, et dont la face ronde était barbouillée d'une sorte

de croix noire, au goudron.

— Savez-vous ben ce qu'il y a dans cette pipe ? nous demanda-t-il.

— Du cidre, répondit quelqu'un.

Le bonhomme haussa les épaules.

— Du cidre !... Ben sûr que c'est du cidre !... Mais savez-vous ben ce qu'il y a dans le cidre ?...

— Des pommes ! criâmes-nous en chœur.

— Des pommes, ben sûr que c'est des pommes... Vous êtes ben malins à nuit, mes beaux messieurs...

— Allons, maît' Lormeau, ne vous fâchez pas... et dites-nous bien vite ce qu'il y a dans votre cidre ?

Le vieux fermier nous examinait d'un regard oblique et méfiant.

— Et si je vous le disais pas ?... fit-il... Vous seriez attrapés, vous bisqueriez...

Avec tout cela, le temps passait ; et, par la porte ouverte du cellier, nous arrivaient des bruits lointains de coups de feu...

— Père Lormeau, dis-je, nous ne savons point ce qu'il y a dans votre cidre, et nous brûlons de le savoir, parce que ce doit être très curieux...

— Si c'est curieux ! Ah ! oui, c'est curieux... Personne n'a une chose curieuse comme celle-là !... Il faudrait peut-être faire le tour de la terre avant d'en rencontrer une pareille... Mâtin, oui ! c'est curieux... Ah ! bon sens !... Ah ! Mazette !...

— Voyons, père Lormeau, dites-le, dites-le vite !

Le vieux réfléchit un instant, dodelina de la tête...

— Oui... mais c'est ben entendu... Vous n'irez point conter ça aux gars de Paris ? C'est ici comme à confesse ?

— Oui, père Lormeau.

— Eh ben, mes gars... dans cette pipe-là, dans ce cidre-là, il y a un homme !

Nous nous récriâmes.

— En vérité du bon Dieu, il y a un homme dans cette pipe-là, dans ce cidre-là... un homme qui est haut, qui est gros... — un homme, si tant est qu'un Prussien, sauf vôt' respect, soye un homme comme vous, comme moi, comme tout le monde... Et j'vas vous dire... Je suis sûr qu'il y a un homme là-dedans, parce que c'est moi qui l'ai mis, avec son sabre, son casque, ses bottes, et tout... Il est là-dedans... Attendez donc... il est là-dedans, d'pis... d'pis...

Maître Lormeau compta sur ses doigts...

— D'pis dix-sept ans ! Y aura dix-sept ans au mois de novembre... Approchez-vous... Tapez sur la pipe... c'est point ordinaire, hein ! de taper sur une pipe de cidre où il y a un homme d'pis dix-sept ans !... Approchez-vous...

Et il ajouta en ricanant :

— On ne pourra toujours pas dire que celui-là n'a pas été baptisé ! Approchez-vous donc !...

**

Nous étions consternés et nous regardions la pipe, et il nous semblait voir, sous ces douves pacifiques, flotter dans le liquide jaune des masses de chair informes et gluantes, qui avaient été

autrefois une créature humaine.

Le père Lormeau revint près de nous. Il nous parut qu'il était alors dégrisé.

— On dit dans les journaux, que nous allons avoir encore la guerre, fit-il.

Et, désignant l'horrible pipe :

— C'est pourtant une chose triste, que la guerre !... ben triste !... Mais qu'est-ce que vous voulez !... Voilà l'histoire de ce pauvre bougre-là... C'était, comme de juste, en 1870... Nous n'avions point encore vu de Prussiens dans le pays... mais on savait qu'ils n'étaient pas loin... Un jour, tout de même, je vais porter du fumier dans les champs... Et pendant que je déchargeais le tombereau, je vois venir de loin un homme, à cheval, qui était tout blanc, et qui avait sur la tête quelque chose qui reluisait... Je pensai : « Cet homme-là, ben sûr, est un Prussien.... Il arrive sans doute pour me tuer ». En quelque temps de galop il fut arrivé près de moi... Il arrêta son cheval, mit pied à terre... Pardi ! Il n'avait point une trop méchante figure pour un Prussien... Et le voilà qui me baragouine un tas de choses que je n'entendais point, comme de juste... Pourtant, je compris qu'il s'était égaré et qu'il me demandait son chemin... Même qu'il tira une bourse de sa culotte et qu'il me montra des pièces de monnaie... Il m'offrait sans doute de le conduire... Écoutez, messieurs, je ne suis point un méchant homme et je ne ferais pas de mal à une mouche... Mais voilà la colère qui me prend et me monte aux oreilles... C'était peut-être parce que mes deux gars étaient partis à la guerre et que je n'en avais pas de nouvelles... C'était peut-être parce que je me disais que les Prussiens allaient venir dévaster nos champs, nos maisons... Enfin, je ne sais pas

pourquoi... Je saisis ma fourche à deux mains, et de toutes mes forces, avec rage, je frappe l'homme... L'homme tombe... Et je l'achève en lui enfonçant ma fourche dans la poitrine... C'est drôle tout de même, ces choses-là... Sur le moment, ça ne me fit pas plus d'émotion que si j'avais enfoncé ma fourche dans du fumier... Je ne pouvais pas laisser cet homme-là dans le champ, parce que les autres l'auraient trouvé, et, dame ! c'était ma peau, n'est-ce pas ? Le cheval, lui, était reparti en galopant, en hennissant... Je chargeai l'homme dans le tombereau, mis du fumier par-dessus lui, et je rentrai à la ferme... S'il faut tout vous dire... je n'étais pas trop fier !... Non ! cet homme, ce Prussien me gênait... Qu'est-ce que j'allais en faire ?... Je pensai d'abord à l'enterrer... mais j'avais entendu dire que les Prussiens fouillaient la terre autour des maisons, pour y découvrir les provisions cachées... Et puis, je me méfiais des chiens, qui sentent les cadavres et qui vont gratter le sol au-dessus d'eux... Vraiment, j'avais du regret, maintenant ! Il fallait pourtant que je m'en débarrasse, car les Prussiens pouvaient arriver d'un moment à l'autre... Alors, voilà ce que je fis : la nuit, je me relevai, je transportai le militaire dans le cellier... je démontai ma plus grosse pipe de cidre... je mis l'homme dedans, je la remontai, la replaçai sur le chantier... et par la bonde, je fis couler du cidre, jusqu'à tant que la pipe fût pleine... Et cela tout seul !... C'était de l'ouvrage je vous assure... ben de l'ouvrage... et une pipe de cidre perdue ! Mais, qu'est-ce que vous voulez ? quand il faut, il faut ! Il n'était que temps du reste... Car les Prussiens vinrent le lendemain, et n'y virent que du feu !... Et voilà : l'autre est là-dedans depuis ce temps-là !... J'ai point osé l'enlever.



En ce moment, le facteur apparut à la porte du cellier.

— Bonjour, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

— Bonjour, mon gars !

— Un beau temps, maît' Lormeau !

— Mais chaud, mon gars !

— Oui, ben chaud, maît' Lormeau.

— Tu boirais ben un coup de cidre, mon gars ?

— Ce n'est pas de refus, maît' Lormeau.

— Eh ben, mon gars, va-t'en chercher, à la maison, une vrille et un pot... Je vais t'en faire goûter un comme jamais tu n'en as bu !... Va !

Au bout de quelques minutes, le facteur revint, apportant la vrille et le pot. Mais Lormeau avait pris un fausset. Il se mit à percer la pipe de cidre, et le cidre jaillit en un petit filet mince... et remplit le pot. Après quoi, le fermier boucha le trou, qu'il venait de faire dans la pipe, avec le fausset.

— Bois ça, mon gars, dit-il au facteur, en lui tendant le pot plein jusqu'aux bords. C'est du pur jus.

Le facteur salua, sourit, essuya ses lèvres du revers de sa main.

— À votre santé, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

Mais il avait à peine avalé une gorgée, qu'il s'arrêta, fronça le sourcil, et fit une grimace.

— Eh ben, quoi ? mon gars, dit maît' Lormeau... Ça ne va point ?...

Le facteur considérait le cidre.

— Oui, c'est du bon cidre, fit-il, ben sûr que c'est du bon cidre... Mais, c'est... drôle... il a un goût., un goût... quasiment comme mes bottes... sauf l' respect que je vous dois...

Un gendarme

J'ai été élevé dans le respect du gendarme et, je puis le dire, le gendarme fut ma première conception de la société. Simple d'ailleurs, comme toutes les belles choses, cette conception gendarmesque et sociale. D'un côté, le voleur ; de l'autre côté, le gendarme, le gendarme héroïque et paternel, abritant sous son grand manteau tous les braves gens du bon Dieu, et les défendant de son grand sabre : car tout était grand dans le gendarme, l'arme, l'homme et le rôle. Je n'imaginais rien au-delà. Né dans un petit village inconnu des Guignols, je n'avais pas été perverti par les dialogues démoralisants, par les conseils de révolte que soufflent aux enfants de Paris les marionnettes dominicales. Si, plus tard, au collège, sollicité par les hautes pensées qu'inculque aux jeunes cerveaux le commerce assidu du latin, j'avais eu à allégoriser la société, en une composition synthétique, à la mine de plomb, je ne l'eusse point représentée autrement que par un temple grec, ayant un gendarme à sa base, un gendarme à son faîte. Peut-être même, il m'eût paru grandiose d'y ajouter, au-dessus d'un paysage symbolique, dans le ciel clair, le chapeau légendaire irradiant sur le monde, comme un soleil. Hélas ! où sont les virginités des impressions de l'enfance ?... Je gardai

cette généreuse illusion jusqu'à l'âge de quatorze ans, et ce fut un gendarme lui-même qui se chargea de me l'enlever. Il s'appelait Barjeot.



Barjeot était un énorme gaillard, dont la trogne reluisait splendidement, comme si, tous les matins, il eût pris le soin de l'astiquer en même temps que sa giberne. Et, de fait, il ne manquait point de l'astiquer, cette trogne éclatante, richement ornée de bubelettes vives, décorée d'un entrelacs de veines bleues, jaunes, violettes, écarlates ; mais ce n'était point avec du tripoli ni du blanc d'Espagne qu'il l'astiquait. Bon compagnon, farceur, toujours prêt à boire un verre de trois-six et à caresser le menton d'une fille, il avait conquis, dans le pays, une véritable popularité. Cette popularité venait surtout de ce que Barjeot se grisait régulièrement ; et, quand il était gris, jamais il ne querellait ni ne bataillait, ainsi que font tant d'ivrognes qui ne savent pas vivre. Bien au contraire, il n'y avait pas, dans le monde, de drôleries qu'il ne débitât, de sottises amusantes et spirituelles qu'il ne fût capable d'exécuter. Les gamins, les petits maraudeurs qui s'en vont, la nuit, voler des poires dans les vergers, et que la vue d'un tricorné met ordinairement en fuite, suivaient le gendarme dans les rues, glapissant et battant des mains :

— Hé ! Barjeot !... C'est Barjeot... V'là Barjeot !...

Quelquefois même, ils accrochaient à sa tunique, par derrière, une longue corde, au bout de laquelle ils avaient attaché un chat crevé ou quelque autre objet bizarre et malpropre.

— Hé ! Barjeot !

Les gens se mettaient sur le pas des portes, riaient, applaudissaient, criaient aussi :

— Hé, Barjeot !

Le prestige de la gendarmerie se trouvait bien un peu diminué par toutes les frasques de Barjeot, mais il était si bon enfant, si peu gendarme, « ce sacré lascar de Barjeot », qu'on n'y faisait point attention.

— Hé ! Barjeot !



La gendarmerie était située à l'extrémité du bourg, au fond d'un vaste jardin, en pleine campagne ; une belle maison carrée, en brique, avec un toit très haut et moussu. Au milieu de la façade, emmanché d'une hampe fine, flottait le drapeau tricolore, un drapeau de fer-blanc, délavé par la pluie, qui rendait des sons aigres et grinçants de girouette chaque fois que passait un coup de vent. Le jardin se divisait en cinq carrés, affectés chacun à chacun des cinq gendarmes. Naturellement, le brigadier, M. Luton, s'était réservé pour lui le plus grand et le meilleur, par droit de supériorité, et Barjeot, qui se moquait bien des légumes, lui avait, par surcroît, cédé le sien. D'où il résultait que Barjeot était notoirement protégé par Luton, et que Luton, outre sa consommation personnelle, trouvait encore le moyen de faire vendre par sa femme des choux, des salades et des carottes, le lundi, au marché.

Toute la journée, après le pansage des chevaux, les gendarmes, coiffés de leur képi bleu et vêtus de tricots de laine rouge, sarclaient, binaient, plantaient, arrosaient, taillaient leurs arbres. Souvent l'été, vers le soir, avant le coucher du soleil, M. Luton

se reposait sous une tonnelle de vigne vierge et d'aristoloches qu'il avait édiflée dans un coin du jardin, et là, débraillé, soufflant, les mains terreuses, il cultivait son esprit en lisant des romans-feuilletons, des histoires de crimes tragiques que lui prêtait l'instituteur, lequel les tenait de la buraliste, qui les tenait du percepteur, lequel était un homme très au courant de la littérature de son temps. Les semaines, les mois, les années se passaient toujours de la même façon, hormis, toutefois, les jours « de correspondance » où il fallait bien monter à cheval et exécuter un semblant de service. Pendant ce temps, les braconniers fusillaient cerfs et chevreuils dans les bois, lièvres et perdreaux dans la plaine ; ils ne se cachaient plus, tiraient, colletaient, panneautaient, à la barbe des gendarmes qui avaient définitivement abandonné le bancal pour le sécateur, et la carabine pour la pomme d'arrosoir. Quant aux maraudeurs nocturnes, pourvu qu'ils ne vinssent point piller les laitues et les fruits du brigadier, tout leur était permis. Aussi s'en donnaient-ils à cœur-joie, les bons maraudeurs.

Barjeot, lui, ne jardinait pas. Semer des pommes de terre et lier des chicorées, « ça n'était pas son affaire ». Il avait d'autres occupations, comme on a vu plus haut. Régulièrement, avec une ponctualité militaire, il se rendait au bourg, sur la place, devant le café Bodin, où quelques soiffards d'importance avaient accoutumé de se réunir. Du plus loin qu'apparaissait sa trogne excitée et flambante, on levait les bras, on riait.

— Ah ! c'est Barjeot !... Eh ben, sacré Barjeot, on va prendre un verre, hein ?

— Tout d' même !

Et l'on s'atablait. Le vin blanc d'abord, puis le mêlé-cassis,

le trois-six, parfois quelques absinthes. Vers dix heures, Barjeot, très éméché, redescendait la Grande-Rue en zigzaguant, et rentrait à la Gendarmerie pour déjeuner.

Le brigadier, qui ramait des petits pois, sa femme, qui *étendait* du linge, les trois gendarmes : l'un bêchant, l'autre taillant la haie d'épines, celui-là arrachant des scorsonères, s'écriaient en chœur, la face réjouie :

— Hé ! Barjeot... as-tu ton plumet ? Sacré farceur de Barjeot !

Or voici ce qu'un jour il arriva.



À quelques kilomètres du bourg, dans une maison isolée, près du bois de Daguenette, habitait un braconnier très connu des revendeurs et des *coquetiers*, très redouté des honnêtes gens. On racontait de lui de sinistres histoires, des assassinats de gardes, des coups d'audace stupéfiante. Il se nommait Boulet-Milord. Pourquoi Milord ? Personne ne connut jamais la raison de ce sobriquet. Aussi l'appelait-on Milord, de préférence à Boulet. Barjeot entretenait avec Milord, paraît-il, des relations clandestines et cordiales. Assez souvent, il partait, le soir, sous prétexte de tournée, pour le bois de Daguenette, et passait des nuits en compagnie de Milord, à boire, à faire le diable sait quoi, car on prétendait que la maison du braconnier était hantée par les beautés forestières d'alentour. Ce qu'il y a de certain, c'est que Barjeot rapporta plusieurs fois un lièvre, un faisan, de ces visites nocturnes, et toute la gendarmerie s'en régala.

Une nuit, Milord dit à Barjeot :

— Pourquoi qu' tu ne viendrais pas à l'affût avec moi ?

Et Barjeot répondit :

— À l'affût !... mais j' suis gendarme !

— Gendarme, t'éi ! siffla Milord... Imbécile, si tu étais gendarme, est-ce que tu serais icite ? Allons, viens-tu ?...

Barjeot hocha la tête, se gratta le nez :

— À l'affût !... à l'affût !... Tout d' même !

— Ah ! sacré Barjeot, va !

Ils partirent. La nuit était claire ; la lune brillait, très haut, dans le ciel.

Milord et Barjeot s'engagèrent dans le bois, traversèrent un taillis, puis une courte futaie. Milord huma le vent, comme un chien de chasse. Une belle clairière s'étendait devant eux et l'ombre des troncs d'arbres s'allongeait sur la clairière.

— C'est ben, dit Milord à voix basse... Arrêtons-nous.

S'adressant à Barjeot, il commanda :

— Té, allonge-té d'rière c'te âbre... Écarquille les yeux et tâche moyen de ne pas éternuer.

Barjeot ne répondit pas. Il se coucha sur la bruyère humide, mal à l'aise, inquiet du frémissement du bois. Au loin, un renard qui chassait aboya.

*
**

Il y avait un quart d'heure qu'ils attendaient, l'un près de l'autre, le fusil au poing. Deux lapins traversèrent lentement la clairière.

— Ne tire pas, dit Milord... Ren que des chevreuils ou ben des biches !

Et tout à coup, sur le sol, une ombre remua, rampa, puis un

homme se dressa, tout droit, devant eux, immense dans la clarté lunaire.

— Ah ! j' vous y prends, c' coup-ci ! cria l'homme ; canaille !

Une arme reluisait dans ses mains, une plaque brillait sur sa poitrine.

Affolé, Barjeot s'était levé, fuyait, courbant le dos, essayant de se garer derrière les troncs d'arbres.

— Ne fiche pas le camp ! menaça l'homme, ou je tire.

Barjeot fuyait toujours... Une détonation retentit, et le gendarme sentit comme un coup de fouet lui casser le bras gauche, qui retomba inerte au long de la cuisse.

Mais il réfléchit et se fit ce raisonnement rapide :

— Cet homme m'a reconnu, bien sûr... S'il ne me tue pas de son second coup, il me dénoncera... Le conseil de guerre... Je suis perdu.

Il s'arrêta.

— C'est bon, dit-il... Ne tire pas... Je me rends.

Et, s'approchant de l'homme, Barjeot lui déchargea son fusil en pleine poitrine. L'homme tourna sur lui-même, étendit les bras, et s'abattit comme une masse sur la bruyère.

Milord s'était blotti au pied d'une touffe de houx, épaisse comme une muraille... Lentement il avança la tête et, d'une voix qui tremblait :

— C'est l' garde d' Blandé, tu sais ben... Est-y ben mô, au moins ?

— Vas-y voir, toi.

— Mé ?

— Oui, toi... Je n'ose pas... et puis je suis blessé : il m'a cassé le bras, cet animal-là.

À quatre pattes, comme un loup, Milord se dirigea vers le cadavre, se pencha sur lui...

— Il est ben mô... dit-il. Quoi qu' j'allons en faire ?... Sacré Barjeot, va !

Et, par un instinct de voleur, l'ayant palpé, il fouilla dans les poches du garde...

Barjeot regardait Milord, perplexe, la main droite sur la crosse de son revolver.

*
**

Au petit jour, une charrette descendait la Grande-Rue, conduite par un paysan. Barjeot marchait derrière, l'uniforme taché de sang poisseux, sur lequel des feuilles mortes s'étaient collées ; le bras soutenu, au milieu de la poitrine, par un mouchoir à carreaux. Au fond de la charrette, sous une bâche de toile tannée, on distinguait la forme rigide de deux cadavres. Les portes s'ouvraient : les gens, à peine réveillés, sortaient de chez eux, et les hommes mi-vêtus, les femmes en camisole, les chiens rôdeurs, se mirent à suivre la funèbre voiture, silencieux, terrifiés...

Je venais de relever des lignes de fond, quand, près de la gendarmerie, j'aperçus une grande foule... Je m'approchai...

— ... Alors, disait Barjeot, voilà que j'accours dans la direction du coup de feu... bon... Et qu'est-ce que je vois ?... Milord qui était sur un homme mort et qui le fouillait !... Rends-toi ! que je lui crie... Mais v'là Milord qui prend le fusil du

garde, qui m'ajuste... Je fonce sur lui... Il tire, m'attrape le bras gauche... bon... Rends-toi, que je lui crie... Mais, voilà qu'il m'ajuste encore... bon... Alors, je fais ni une ni deux... Je prends mon revolver, pan !... Et v'là Milord qui toupine, les quatre fers en l'air... Alors, v'là que je vais auprès du garde... Il était tout chaud... Mais, bernique !... tué raide, le pauv' diable... Le coup dans la poitrine, en plein mitan... Moi, j'ai l'bras cassé... C'est rien, ça !... Alors, j'ai été d'mander un coup d'main à maitr' Drouet.

— Sacré Barjeot ! murmura quelqu'un, dans la foule.

Mais ce n'était plus le « sacré Barjeot ! » goguenard, poussé par les gamins s'amusant du « soûlard », c'était un « sacré Barjeot » grave, recueilli, profond, le cri d'admiration exaltant le héros.

*
**

Trois mois après, Barjeot obtenait sa mise à la retraite... On le décora.

Piédanat

Je montais les Champs-Élysées, quand, à la hauteur de la rue de La Boétie, j'aperçus trotinant, ou plutôt roulant devant moi comme une boule, une vieille petite femme, toute ronde, et si grosse, et qui soufflait si fort, que les rares passants s'arrêtaient pour la regarder curieusement. Elle était vêtue d'une robe de toile, claire et flottante ; un chapeau de paille en forme de cône, chargé de rubans, couronnait une perruque rousse qui s'ébouriffait, aux tempes, en mèches tirebouchonnées et folâtres ; à son bras, pendait une sorte de panier à ouvrage, garni de ganses et de pompons rouges. Je la dépassai. La vieille petite femme tourna la tête, m'examina de coin, un peu étonnée.

— Mais je ne me trompe pas ? s'écria-t-elle en s'avançant et me tendant la main. Mais, c'est monsieur Henry ? En voilà une rencontre, par exemple ! Depuis si longtemps ! Ah ! ça me fait joliment du plaisir de vous voir.

Comme je ne répondais pas, cherchant dans mes souvenirs qui était cette vieille dame, elle me demanda presque timidement :

— Vous ne me reconnaissez pas ? dites ?... M^{me} Piédanat... de la rue Oudinot... Vous savez bien...

Et, après un silence, elle ajouta :

— Je suis rudement changée, n'est-ce pas ?

M^{me} Piédanat ! la femme du célèbre pianiste Piédanat ! Était-ce possible ! M^{me} Piédanat, si grosse, si commune, avec ce panier, avec cet air gras et louche de marchande à la toilette ! Je demeurais stupide. Pourtant, je balbutiai quelques excuses.

— Ça ne fait rien ; ça ne fait rien, mon cher monsieur Henry, dit-elle. Vous n'êtes pas le seul, allez, des amis d'autrefois à qui ça arrive de ne pas me reconnaître... Tout de même, vrai, je suis bien contente.

Je ne savais que lui dire : je m'informai de sa santé.

— Ça ne va pas mal, comme vous voyez, me répondit-elle. Pour sûr, on a ses petits ennuis, comme tout le monde. Enfin, qu'est-ce que vous voulez !... Vous avez bien sûr appris la mort de mon mari... les journaux en ont parlé, Dieu de Dieu ! Oui, il est mort, il y aura bientôt cinq ans... Ah! je n'ai pas toujours été heureuse avec lui !

— Et Charles ? demandai-je.

— Charles ? mon fils !... mais je vous remercie... Tenez, justement... c'est bien le cas de le dire... quand on parle du loup...

Elle me montra une élégante victoria qui descendait les Champs-Élysées, au trot de deux alezans. Et je reconnus Charles Piédanat, assis à côté d'une femme à cheveux rouges, dont le costume extravagant et l'effronté chapeau disaient le classement social.

— Oh ! pour ce qui est de lui, le cher enfant, me dit la grosse

dame, en suivant la voiture de ses yeux attendris, il a bien réussi, je vous assure, bien réussi.

— Il est donc marié ?

— Ma foi, non, mon cher monsieur Henry, mais c'est tout comme... Elle est jolie, la petite, hein ?... Je vous promets qu'ils s'en donnent, les amours ! Et puis, entre nous, c'est pas les écus qui manquent !

J'étais de plus en plus ahuri et par ce que je voyais et par ce que j'entendais. La vieille femme continua :

— J'habite avec eux dans la rue Jouffroy. C'est plus commode, comprenez-vous, maintenant que je suis seule... Mais je m'oublie à bavarder... Il faut pourtant que j'aille porter sa petite commande à Marguerite Closvougeot, car voici l'heure du Bois et je pourrais la manquer.

Elle me tendit la main de nouveau.

— Ah ça ! voyons, quand venez-vous nous demander à dîner ? Vous savez, tous les soirs, à sept heures et demie... Charles sera joliment content de vous revoir.

Je rentrai chez moi, très mélancolique, l'esprit bouleversé par cette vision qui venait de surgir, inquiétante et tragique, des dessous les plus fangeux de la vie parisienne. Je me rappelai le temps déjà lointain où, toutes les semaines, nous allions, une bande de gais jeunes gens, dîner chez M^{me} Piédanat, l'accueil simple et charmant qui nous y attendait, et, une grande tristesse au cœur, je comparai l'intérieur aisé et décent d'autrefois avec l'intérieur d'aujourd'hui, où la demoiselle à cheveux rouges roulait dans la boue des destinées perverses la mère proxénète et le fils infâme.